



EPREUVE DE SYNTHÈSE

Nombre de pages de l'épreuve	10 pages
Durée de l'épreuve	1h30

Conseils méthodologiques

1. Prenez le temps de lire très attentivement tous les textes en surlignant ou en soulignant les éléments qui semblent appartenir à la problématique qui se dégage. Après avoir dégagé les idées principales, établissez un plan qui comprendra obligatoirement une introduction, un développement en deux ou trois parties et une conclusion.

2. Rédigez l'introduction qui doit annoncer le sujet, posez la problématique et proposez votre plan (qu'il sera important de respecter par la suite !). Comptez les mots de cette introduction. Vous devez impérativement indiquer par un signe étoile (*) un ensemble de 50 mots.

3. Reprenez les textes et rédigez le développement. Attention à bien respecter le plan annoncé dans l'introduction. Le lecteur doit pouvoir accéder au plan à la simple vue de la copie. Rédigez des paragraphes distincts en n'oubliant pas d'introduire une phrase qui permet – à la fin de chaque paragraphe – de faire le lien avec le suivant. Comptez les mots du développement. S'ils sont trop nombreux, posez-vous la question du bien fondé de certains adverbes et adjectifs ...

4. Rédigez la conclusion qui doit ouvrir le débat, sans toutefois contenir d'idées personnelles. Soignez bien cette partie ; c'est la dernière impression sur laquelle votre lecteur restera. Comptez les mots de cette dernière phrase.

5. Recomptez tous les mots.

6. Rédigez votre synthèse sur la feuille de copie ACCES.

7. Relisez votre synthèse. N'oubliez pas que trop d'erreurs d'orthographe entraînent une forte décote sur la note. Pensez également à indiquer le nombre exact de mots dans le cadre prévu à cet effet (première page de la copie). Les mots sont systématiquement recomptés lors de la correction.

8. Pour faciliter votre travail de comptage des mots, vous pouvez diviser vos feuilles de brouillon en dix colonnes. Vous placerez un mot dans chaque colonne (voir l'exemple de comptage sur la page de garde du sujet).

Lisez attentivement les instructions suivantes avant de vous mettre au travail.

Il vous est demandé de faire la synthèse, et non une suite de résumés, de l'ensemble des 13 documents présentés, en **400 mots**, avec une tolérance de 10%, c'est-à-dire de 360 à 440 mots.

Voici les consignes à suivre :

- Respecter l'orthographe et la syntaxe de la langue française
- Soigner la calligraphie
- Ne pas donner son avis sur le sujet proposé
- Ne pas faire référence à un document en indiquant son numéro d'ordre, son auteur, son titre
- Mettre un signe * après chaque groupe de 50 mots
- Noter le nombre total de mots dans le cadre prévu sur votre copie et vérifier. Le décompte des mots est systématiquement contrôlé par les correcteurs.

Le barème de correction prend en compte tous ces éléments.

Le non-respect de l'une au moins des consignes est fortement pénalisé.

Remarque :

La phrase « Aujourd'hui, 4 juillet c'est-à-dire jour anniversaire de l'indépendance des Etats-Unis, 75% des nations de l'ONU se réunissent à New York. » comporte 27 mots.

Texte 1

Sous nos yeux, s'amorce une dernière mutation qui cette fois semble bien capable de détruire l'objet même de cette étude : la ville. La ville se décompose, et c'est parce que ses attraits séculaires se trouvent l'un après l'autre mis en question, parce que le sentiment s'avive qu'elle est une prison délétère, où l'on étouffe, dont il faudrait s'évader, et que l'on fuit en effet à chaque occasion. Les vraies richesses ne sont-elles pas ailleurs ? Dans le système de valeurs échafaudé pour les gens des villes, la campagne avait toujours été montée sous deux aspects opposés : c'était le lieu de l'abrutissement, c'était le lieu du bonheur de vivre. Depuis une centaine d'années, la lumière se déplace peu à peu vers la seconde de ces faces. Elle a commencé de le faire dès que l'espace urbain prit trop de densité et que débuta la désagrégation des formes coutumières de la sociabilité urbaine. Ce fut longtemps comme un rêve. On rêvait de grand air devant les paysages de Théodore Rousseau, de Millet, de Claude Monet, de Cézanne. Puis on se mit à rêver de cités-jardins. Le régime de Vichy rêva d'un retour à la terre. Voici que, depuis trente ans, les innovations techniques viennent à bout des monopoles culturels que détenaient les villes, amenuisent les obstacles de la distance, qu'elles autorisent les agglomérations à se décontracter, à se répandre dans la ruralité qui les environne, et que les résidences secondaires, les supermarchés, les campus universitaires, les laboratoires, les ateliers qui ne se distinguent plus guère des entreprises agricoles modernisées s'établissent au milieu des champs. Fusion progressive de la ville et de la campagne. Verra-t-on demain, simultanées, la fin des citadins, la fin des paysans, les uns et les autres mêlés dans un même paysage hybride, et les grandes villes achever de se diluer parmi les espaces verts et les parcs naturels ? À ce « monde que nous avons perdu », la ville, en réalité, appartient au même titre que la campagne. Nous nous acharnons à protéger ce qui reste encore de la civilisation traditionnelle.

Georges Duby, Préface à *L'Histoire de la France urbaine*, Tome I, Éd. Seuil, 1980.

Texte 2 : La ville-monde

La ville des Anges, dont les constellations brillantes illuminent la voûte de la Terre : l'Europe occidentale, sauf l'Ouest de la France et le Nord de l'Espagne, la côte Est des États-Unis, le Japon, les rivages du golfe Persique...d'autres encore, montrent l'extension progressive de la nouvelle ville-lumière. D'où, tantôt, la nostalgie des âges de ténèbres, où nos prédécesseurs jouissaient, encore, des vertus apaisantes de l'ombre. Montage de photographies, prises de nuit, par satellite.

- Descendons vers l'habitant qui se déplace : la ruelle qui borde son lit le conduit à l'escalier, puis au couloir qui l'amène au garage, d'où démarre sa voiture qui emprunte l'avenue, où se connecte l'autoroute, qui dessert l'aéroport d'où décollent des vols, pendant lesquels il téléphone à qui veut bien l'entendre ou reçoit du courrier sur son ordinateur portable, branché à celui qui gît à côté de son lit.

Nul ne quitte l'intérieur : de l'hôtel, du bus, de la gare, de l'avion ni de l'hermétisme qui protège les messages : comme tout à l'heure pour les représentations, Villeneuve n'a pas d'extérieur. Elle s'organise

autour d'un seul ruban sur lequel le dehors se confond avec le dedans, rue qui va d'un sentier piétonnier à un large boulevard, ou, si l'on veut -je clique ou zappe -, vers une rampe d'envol, ou, selon un autre choix -je zappe ou clique -, à la ligne pour le fax, vers la radio ou la télévision... elle branche donc des moyens si divers - le corps, l'automobile, les ailes ou les ondes -qu'on peut dire qu'elle reproduit la courbe qui passe par tous les points de la variété où elle se développe, en pénétrant à travers des dimensions différentes.

- Quelle science ! s'écrie Pia, faussement naïve.

- Chemin à options ouvertes, voici la rue Möbius, le cours Von-Koch - l'inventeur de cette courbe qui passe en tous points - et le boulevard Macintosh réunis.

Par cette unique voie, dont les carrefours se construisent de nos choix multiples, Villeneuve connecte tout lieu, concret ou abstrait, de ce monde ou d'un autre : elle met en relation des villes, des maisons et des bureaux entre eux, des femmes et des hommes entre eux, des sciences ou des informations, des idées ou des notions entre elles... mais aussi et surtout des villes avec des hommes, des femmes avec des affects, des bureaux et des idées... (...)

Le nouveau médium traverse des espaces de nature différente : l'étendue physique aussi bien que l'encyclopédie des connaissances, les pierres, les personnes et les langues, et nous fait passer du monde à l'esprit, de la terre à l'alphabet ou inversement.

Michel Serres. *La Légende des anges*. Éd. Flammarion, 1993.

Texte 3 : Une mutation technique

Les ingénieurs savent faire des routes, des ponts, des ports. Ils vont, pour la première fois au monde, utiliser ces techniques dans le bâtiment. Tout naturellement, ils s'adressent plutôt aux entreprises qu'ils connaissent, celles de travaux publics. Ce sont de très grosses entreprises, contrairement à celles du bâtiment, restées artisanales.

Surgissent donc de terre les premières cités, les barres telles que nous les connaissons, avec un déploiement de techniques lourdes. Le béton est omniprésent et le préfabriqué n'est utilisé que pour planifier le travail. Les Suédois et les Américains ont beau essayer de convaincre les Français de se mettre aux préfabriqués légers, rien à faire. Ce ne sont, partout, que grues hissant de lourds panneaux de béton, grandioses opérations de rénovation où l'on commence par raser tout un quartier, alors qu'au même moment, les Anglais ou les Allemands réutilisent leurs ruines pour reconstruire, sans plan d'ensemble.

Qu'ont-ils dans la tête, ces ingénieurs planificateurs qui créent, sans le vouloir, un nouveau style de construction planifiée qui s'exportera dans le monde entier ? Une idée simple : du passé, faisons table rase. Créons l'homme des temps modernes, anonyme et mobile, qui, ouvrier ou cadre, riche ou pauvre, doit trouver, d'un bout à l'autre de la France, des logements à peu près identiques. Le logement est un droit pour tous, égalitaire et banalisé.

Il s'agit aussi de montrer que le pays n'est pas décadent, qu'il sait se lancer dans des opérations de grande envergure !

Dominique Pelegrin, « Un bonheur en béton », *Télérama*. n°2055, 31 mai 1989.

Texte 4 : Une mutation quantitative

L'augmentation massive de la population humaine, jointe à l'industrialisation et à l'évolution économique du monde moderne, a déjà conduit à une urbanisation de plus en plus poussée. Les cités tentaculaires s'étendent au point de devenir monstrueuses. Toutes les grandes villes d'Europe occidentale prennent une ampleur telle que de nombreux problèmes pratiques revêtent chaque jour une urgence plus grande (celui du transport n'en est qu'un des plus immédiats). On prévoit que d'ici peu d'années les agglomérations établies d'Amsterdam à la frontière belge ne formeront plus qu'une seule ville. Aux États-Unis, les grandes cités de l'Est se réuniront elles aussi pour former une gigantesque fourmilière, comme des signes avant-coureurs le laissent dès maintenant prévoir.

Jean Dorst, *La Nature dé-naturée*, Éd. Delachaux et Niestlé, 1965.

Texte 5 :

2025 : Selon les prévisions actuelles de l'Organisation des Nations unies, en 2025 il y aura 93 métropoles de plus de 5 millions d'habitants, dont (en millions d'habitants) :

5 à 10	10 à 15	15 à 20	20 à 30	plus de 30
Paris	Los Angeles	New York	Sao Paulo	Mexico
Londres	Buenos Aires	Rio de Janeiro	Lagos	
Santiago du Chili	Lahore Moscou	Kinshasa	Le Caire	
		Istanbul	Karachi	
		Bagdad	Delhi	
		Nairobi	Calcutta	
		Téhéran	Dacca	
		Beijing (Pékin)	Shangai	
		Bangkok	Jakarta	
		Tokyo		

Texte 6 : une mutation structurelle

Les vitesses mécaniques ont déclenché l'industrie. Celle-ci s'est activement et inconsidérément installée dans ces lieux préexistants parce qu'on pouvait y trouver gîte, ravitaillement et main-d'œuvre ainsi que les mille ressources sociales qu'offre toujours une concentration humaine. Le débordement gigantesque du premier cycle machiniste valut à ces villes leur congestion.

La ville radio-concentrique industrielle fait faillite. Elle moleste les hommes, imposant les circulations mécaniques frénétiques quotidiennes e: faisant un mélange congestionné des lieux de travail et des lieux d'habitation ; ceintures successives et étouffantes et s'entre-pénétrant comme les engrenages, d'établissements industriels et de quartiers de maisons de rapport, d'ateliers et de banlieues, de banlieues et de grandes banlieues. Le chiffre de population a grossi (quatre millions et demi d'habitants à Paris, onze à Londres, huit à dix à New York). Les réseaux de transports en commun sont toujours tenus à jour pour assurer l'afflux quotidien des masses au centre de la ville : métros, autobus, trains de banlieues, routes automobiles. Tout se rectifie, se coordonne, se perfectionne chaque jour, mais aux dépens de l'homme, pour son malheur. Sa journée solaire de vingt-quatre heures est sans tendresse pour lui, il vit artificiellement, dangereusement. Les conditions de nature ont été abolies ! La ville radio-concentrique industrielle moderne est un cancer qui se porte bien !

Le Corbusier, *Manière de penser l'urbanisme*. Éd. Gonthier-Denoël, 1946.

Texte 7 : Le personnage parle de sa ville

J'aime marcher à travers la ville, le soir, dans la chaleur du genièvre. Je marche des nuits durant, je rêve, ou je me parle interminablement. Comme ce soir, oui, et je crains de vous étourdir un peu, merci, vous êtes courtois. Mais c'est le trop-plein ; dès que j'ouvre la bouche, les phrases coulent. Ce pays m'inspire, d'ailleurs. J'aime ce peuple, grouillant sur les trottoirs, coincé dans un petit espace de maisons et d'eaux, cerné par des brunies, des terres froides, et la mer fumante comme une lessive. Je l'aime, car il est double. Il est ici et il est ailleurs.

Mais oui ! À écouter leurs pas lourds, sur le pavé gras, à les voir passer pesamment entre leurs boutiques, pleines de harengs dorés et de bijoux couleur de feuilles mortes, vous croyez sans doute qu'ils sont là, ce soir ? Vous êtes comme tout le monde, vous prenez ces braves gens pour une tribu de syndics et de marchands, comptant leurs écus avec leurs chances de vie éternelle, et dont le seul lyrisme consiste à prendre parfois, couverts de larges chapeaux, des leçons d'anatomie ? Vous vous trompez. Ils marchent près de nous, il est vrai, et pourtant, voyez où se trouvent leurs têtes : dans cette brume de néon, de genièvre et de menthe qui descend des enseignes rouges et vertes. La Hollande est un songe, monsieur, un songe d'or et de fumée, plus fumeux le jour, plus doré la nuit, et nuit et jour ce songe est peuplé de Lohengrin comme ceux-

ci, filant rêveusement sur leurs noires bicyclettes à hauts guidons, cygnes funèbres qui tournent sans trêve, dans tout le pays, autour des mers, le long des canaux. Ils rêvent, la tête dans leurs nuées cuivrées, ils roulent en rond, ils prient, somnambules, dans l'encens doré de la bruine, ils ne sont plus là. Ils sont partis à des milliers de kilomètres, vers Java, l'île lointaine. Ils prient ces dieux grimaçants de l'Indonésie dont ils ont garni toutes leurs vitrines, et qui errent en ce moment au-dessus de nous, avant de s'accrocher, comme des singes somptueux, aux enseignes et aux toits en escaliers, pour rappeler à ces colons nostalgiques que la Hollande n'est pas seulement l'Europe des marchands, mais la mer, la mer qui mène à Cipango, et à ces îles où les hommes meurent fous et heureux. (...)

Quand on arrive de l'extérieur, à mesure qu'on passe ces cercles, la vie, et donc ses crimes, devient plus épaisse, plus obscure. Ici, nous sommes dans le dernier cercle. Le cercle des... Ah ! Vous savez cela ? Diable, vous devenez plus difficile à classer. Mais vous comprenez alors pourquoi je puis dire que le centre des choses est ici.

Albert Camus, *La Chute*, Éd. Gallimard. 1956.

Texte 8 : Le personnage circule dans sa ville

C'était une de ces soirées d'été où l'air manque dans Paris. La ville, chaude comme une étuve, paraissait suer dans la nuit étouffante. Les égouts soufflaient par leurs bouches de granit leurs haleines empestées, et les cuisines souterraines jetaient à la rue, par leurs fenêtres basses, les miasmes infâmes des eaux de vaisselle et des vieilles sauces.

Les concierges, en manches de chemise, à cheval sur des chaises de paille, fumaient la pipe sous les portes cochères, et les passants allaient d'un pas accablé, le front nu, le chapeau à la main. (...)

Il tourna vers la Madeleine et suivit le flot de foule qui coulait accablée par la chaleur. Les grands cafés, pleins de monde, débordaient sur le trottoir, étalant leur public de buveurs sous la lumière éclatante et crue de leur devanture illuminée. Devant eux, sur de petites tables carrées ou rondes, les verres contenaient des liquides rouges, jaunes, verts, bruns, de toutes les nuances ; et dans l'intérieur des carafes on voyait briller les gros cylindres transparents de glace qui refroidissaient la belle eau claire.

Guy de Maupassant, *Bel Ami*, 1885.

Texte 9 : La ville existe par elle-même

Ville de ciment et d'acier, murailles de verre s'élançant indéfiniment vers le ciel, ville aux dessins incrustés, aux sillons tous pareils, aux drapeaux, étoiles, lueurs rouges, filaments incandescents à l'intérieur des lampes, électricité parcourant les réseaux de fil de laiton en murmurant sa vibration douceuse. Bruissements des mécanismes secrets cachés dans leurs boîtes, tic-tac des montres, ronronnement des ascenseurs montant, descendant. Halètement des vélomoteurs, cliquetis des soupapes, klaxons, klaxons. Tout ça parlait son langage, racontait son histoire de bielles et de pistons. Les moteurs vivaient, au hasard,

enfermés dans les capots des automobiles, dégageant leur odeur d'huile et de carburant. La chaleur les auréolait sans cesse, montait des culasses brûlantes, se répandait dans les rues et se mêlait à la chaleur des hommes. Ville vivante. Les trolleybus glissaient sur leurs pneus, en gémissant continuellement. Le trolleybus numéro 9 longeait le trottoir, et à travers les vitres on voyait la cargaison de visages pareils. Il dépassait un cycliste, il avançait sur la chaussée noire, on voyait les larges bandes des pneus s'écraser sur le sol avec un bruit d'eau. Le trolleybus numéro 9 avançait portant dans son ventre les grappes de visages aux yeux tous pareils.

J. M. G. Le Clézio, *Le livre des fuites*, Éd. Gallimard, 1969.

Texte 10 : La ville est un spectacle

J'aime New York. J'ai appris à l'aimer. Je me suis habitué à ses ensembles massifs, à ses grandes perspectives. Mes regards ne s'attardent plus sur les façades, en quête d'une maison qui, par impossible, ne serait pas identique aux autres maisons. Ils filent tout de suite à l'horizon chercher les *buildings* perdus dans la brume, qui ne sont plus rien dans des volumes, plus rien que l'encadrement austère du ciel. Quand on sait regarder les deux rangées d'immeubles qui, comme des falaises, bordent une grande artère, on est récompensé : leur mission s'achève là-bas, au bout de l'avenue, en de simples lignes harmonieuses, un lambeau de ciel flotte entre elles.

New York ne se révèle qu'à une certaine hauteur, à une certaine distance, à une certaine vitesse : ce ne sont ni la hauteur, ni la distance, ni la vitesse du piéton. Cette ville ressemble étonnamment aux grandes plaines andalouses : monotone quand on la parcourt à pied, superbe et changeante quand on la traverse en voiture.

J'ai appris à aimer son ciel. Dans les villes d'Europe, où les toits sont bas, le ciel rampe au ras du sol et semble apprivoisé. Le ciel de New York est beau parce que les gratte-ciel le repoussent très loin au-dessus de nos têtes. Solitaire et pur comme une bête sauvage, il monte la garde et veille sur la Cité.

Jean-Paul Sartre, *Situations III*, 2.

Texte 11 : La rue est un spectacle

Mille petits psychodrames et sociodrames se déroulent dans la rue, et d'abord les miens.

Désert surpeuplé, la rue fascine et pourtant ne prend jamais assez pour décevoir. Elle résume les possibilités : spectacle du possible, possibilités réduites à un spectacle, femmes belles ou charmantes que le flâneur ne connaîtra jamais, femmes laides ou visiblement stupides, hommes disgracieux ou séduisants, groupes étranges parce qu'étrangers, occupations ou préoccupations dont ils portent les traces. Inhumain le plus lointain s'approche ici jusqu'à frôler chacun de nous, dans une diversité presque inépuisable et qui n'engage à rien (sauf le cas limite : défilé, bagarre, manifestation politique). Trop peuplée, la rue devient saisissante par ce vide.

Elle offre aussi le spectacle de tous les biens de la terre, offerts aux regards et aux convoitises, objets des désirs, les excitant jusqu'à la frénésie, excitants parce qu'inaccessibles, inaccessibles pour attiser les désirs. Derrière les vitrines, les objets vivent de leur vie souveraine.

Henri Lefebvre, Introduction à *la psycho-sociologie de la vie quotidienne*, Éd. L'Arche, 1958.

Texte 12 : La ville est un lieu d'innovation

La ville est une scène où l'agitation et les passions des hommes se donnent en spectacle ; c'est aussi une création continuelle, le lieu privilégié où s'élabore la culture, où les mœurs se transforment, où la sociabilité invente des formes correspondant à l'attente des générations qui se lèvent. (...) Mais la société urbaine se préoccupe peu de ses antécédents. Elle est comme happée par le devenir, le mouvement est sa vocation. La mode, ce miroir de sa naïveté, mais aussi de son aptitude à créer, symbolise, sous la puérité de ses rituels, sa capacité d'invention, son rôle civilisateur, en un mot et par-delà l'ingénuité de ses engagements et de ses enfantillages, sa contribution majeure (voire son monopole) dans l'œuvre civilisatrice ; créer, et diffuser la culture, adapter les mœurs, usages et pratiques sociales aux nouvelles formes de la vie urbaine, aux nouvelles structures et aux comportements d'une société qui se transforme, à l'attente des nouvelles générations.

Guy Chaussinaud-Nogaret, *Histoire de la France urbaine*,
direction G. Duby, Éd. Le Seuil, 1980.

Document 13 :

